



GÉNÉRAL FOCH

LE KRONPRINZ

**LES DEUX ADVERSAIRES DE LA BATAILLE POUR PARIS**

(On sait que le Kronprinz manœuvre sous les ordres de Ludendorff.)

FOP. 47

Higiène **CRÈME SIMON** Beauté  
POUDRE  
SAVON

**HERNIE**  
Envoi du Catalogue Franco



**NOUVEAU BANDAGE PLUS** de SOUS-CUISSE de RESSORT DORSAL  
Contention parfaite - Fixité absolue  
- ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC Bt 229, rue St-Honoré PARIS

**PILULES FOSTER**

JAMAIS TROP TARD

Une preuve de plus

On a tort de se croire trop vieux ou trop épuisé pour trouver du soulagement ou même la guérison. Le travail des reins, pour nettoyer le sang de ses impuretés, ne s'arrête qu'avec la vie et, tant que la vie existe, l'individu a le droit d'espérer et le devoir de chercher le remède à son mal.

« J'ai travaillé jusqu'à soixante-dix ans, nous écrit M. Smith, 124, rue Émile-Zola, Sotteville-lès-Rouen (Seine-Inférieure), c'est vous dire que j'ai une grande fatigue des reins et, au commencement de



M. SMITH  
(D'après photographie.)

l'hiver, je fus arrêté brusquement par des douleurs aiguës et lancinantes dans le bas du dos; mes urines étaient troubles, brûlantes et épaisses. On me soignait pour des rhumatismes; je ne pouvais plus me baisser et il m'était matériellement impossible de faire mon travail. En l'espace d'un mois les Pilules Foster m'ont rendu la force, la souplesse dans les reins et les articulations; je suis maintenant bien rétabli.

(Signature légalisée le 25 janvier 1917).

Les Pilules Foster sont le remède spécial contre les affections provenant des reins et de la vessie, qui sont si pernicieuses pour les personnes âgées; elles régularisent les urines, débarrassent le corps des impuretés en apportant les éléments nécessaires au bon état de ces organes. Profitez des premiers avertissements, tels que: mal de dos, lumbago, pour leur apporter l'aide qu'ils vous réclament et éviter les rhumatismes, l'oppression, les battements de cœur, l'albumine et la crise finale d'urémie, contre laquelle la médecine est impuissante.

IMPOT SUR LES SPÉCIALITÉS

En raison de la hausse constante des matières premières, des frais de conditionnement et autres, nous ne pouvons plus prendre cet impôt à notre charge.

Prix des Pilules Foster :

3 fr. 50 la boîte; six boîtes pour 20 francs, plus 0 fr. 40 d'impôt par boîte.

Dans toutes les Pharmacies ou franco sur réception du mandat.

H. BINAC, Pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris-XVII<sup>e</sup>



Ne vous grattez pas si vous avez des démangeaisons, mais faites disparaître rapidement l'irritation causée par une

**AFFECTION DE LA PEAU**

Vous trouverez un soulagement immédiat et une guérison complète en employant l'

**ONGUENT FOSTER**

qui, absorbé par les pores, attaque le virus de l'infection cutanée.

Des milliers de témoignages attestent son efficacité remarquable contre :

Eczéma, Herpès, Dartres, Acné, Urticaire, Démangeaisons, Croûtes d'Humeur, Piqûres de Moustiques, Boutons, Eruptions, Gourme et Vermicules des Enfants, Engelures, Crevasses, Varicelle globuleuse.

Contre les Hémorroïdes, il est sans rival.

Prix : 3 fr. 50 la boîte, six boîtes pour 20 fr. plus 0 fr. 40 d'impôt par boîte.

Dans toutes les Pharmacies ou franco

H. BINAC, Pharmacien  
25, rue Saint-Ferdinand, Paris 17<sup>e</sup>.

**ARTICLES POUR MILITAIRES**

Papeterie, Stylos, Pierres à briquets, etc.  
Catalogue franco. WEIL, 94, rue Lafayette, Paris

**LE TRAVAIL CHEZ SOI**

Revue Mensuelle des Travaux manuels et d'agrément et des moyens d'en tirer Plaisir Bien-être et profit. Un N° spécimen, 44 pages illustrées, 12 000 lignes d'idées pratiques et lucratives franco 1 fr. en mandat ou timbres à tirer. PARTI QUIGNON, éditeur, 16, rue Alph.-Daudet, Paris 14<sup>e</sup>.

**EPILEPSIE**

MALADIES NERVEUSES  
Guérison radicale. Notice gratis.  
NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

**PELADE**

NOTICE GRATUITE  
BENT, pharmacien  
31 rue Matabiau, Toulouse

Vient de paraître :

CHARLES DERENNES

**LE PÈLERIN DE GASCOGNE**

Un volume in-16. Net : 4 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

Vient de paraître :

JACQUES MORTANE & JEAN DAÇAY  
PRÉFACE du Lieutenant FONCK

**LA GUERRE DES NUES  
RACONTÉE PAR SES MORTS**

Lettres de Guynemer, De Beauchamp, Baron, Dorme, Rockwell, Roedel, Violet, Ball, etc.  
Un volume in-16. Net : 4 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

Vingt-septième mille

GABRIEL HANOTAUX  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

**L'ÉNIGME DE CHARLEROI**

Un volume in-16, 128 pages, 4 cartes. Net : 1 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

Onzième mille.

ADRIEN PEYTEL

DOCTEUR EN DROIT, AVOCAT A LA COUR D'APPEL

**LOI SUR LES LOYERS  
DOIT PAYER QUI PEUT**

GUIDE PRATIQUE DU LOCATAIRE ET DU PROPRIÉTAIRE

Les locataires qui ne peuvent payer leurs loyers, les locataires mobilisés, les familles de ceux qui sont morts pour la France, doivent connaître leurs droits à des exonérations, à des diminutions, à des prorogations.

Les femmes et les enfants des disparus, ceux qui n'ont pu habiter les maisons ou les appartements qu'ils avaient loués, et tous ceux dont la situation a été modifiée par la guerre, doivent savoir comment ils peuvent se libérer à l'égard de leurs propriétaires et les formalités qu'ils ont à remplir pour bénéficier de la loi nouvelle.

Et les propriétaires eux-mêmes, qui ont des immeubles occupés par des locataires qui peuvent payer, doivent se renseigner sur les moyens d'exercer leurs droits.

Tous les cas qui se présentent, tant pour les locataires que pour les propriétaires, sont exposés simplement et clairement dans ce livre.

Un volume in-16, 128 pages. Net : 2 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

ADRIEN PEYTEL

DOCTEUR EN DROIT, AVOCAT A LA COUR D'APPEL

**LE THÉÂTRE ET LES ARTISTES**

Manuel de Droit Théâtral

Un volume in-16, 400 pages. Net : 4 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

**FORCES INCONNUES**  
Avec la HAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris aux Brev. N° 86. GRATIS.

POUR CONSERVER  
LES NUMÉROS DE

*J'ai vu...*

Demandez le RELIEUR-CLASSEUR de "ÉLECTRIQUE"  
Franco : 3 fr. 75

4<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 180.

Le Numéro : 50 centimes.

ABONNEMENTS : France Un An : 12 fr. Etranger 18 fr.

15 Juin 1918.

# *J'ai vu...*

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1<sup>er</sup> et le 15)

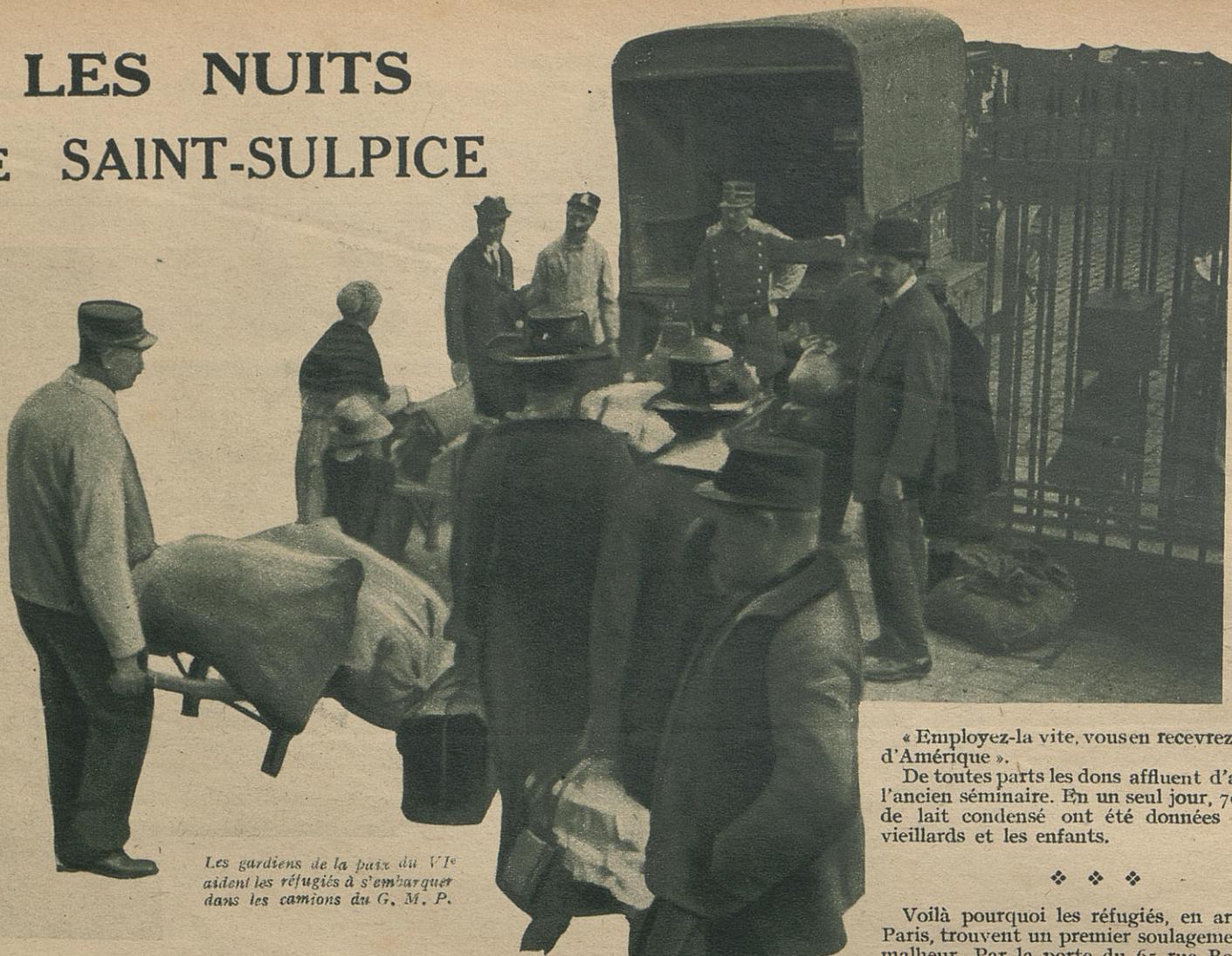
ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère : 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE.

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris, 1918.)



ON N'AVAIT GUÈRE VU LES CAVALIERS EN BATAILLE DEPUIS LA MARNE ET L'YSER. ILS ONT REPARU AUX COMBATS DU SOISSONNAIS ET L'ON SAIT QU'ILS S'Y SONT ADMIRABLEMENT COMPORTEZ

# LES NUITS DE SAINT-SULPICE



Les gardiens de la paix du VI<sup>e</sup> aident les réfugiés à s'embarquer dans les camions du G. M. P.

L'un après l'autre, de lourds camions automobiles du G. M. P. et de la Red Cross américaine viennent s'aligner au bord du trottoir de la rue Bonaparte, le long du vieux séminaire de Saint-Sulpice. Dans la nuit, les silhouettes blanches des gardiens de la paix en blouse se précipitent aussitôt vers ces grosses voitures, cueillant à bout de bras les enfants à demi-endormis qu'on leur tend. Et c'est alors comme un lugubre déménagement : de pauvres vieux descendent soutenus par les agents, des bambins épuisés s'affalent sur le trottoir, des hommes, des femmes, surchargés de ballots, de paquets ficelés à la hâte, de paniers, de cages d'oiseaux. Tous traînant avec eux des chiens, des chats, des voitures d'enfants remplies d'ustensiles de ménage, des brouettes écrasées de matelas ; les uns ont des couvertures de laine, des édretons en plumes roulés en sautoir ; d'autres transportent des machines à coudre, des berceaux et même des lits pliants.



Tous ces pauvres gens, lamentables épaves de l'exode qui, depuis le début de la ruée ennemie, déferle de l'Aisne à la Marne, sont en route depuis deux ou trois jours déjà. Sur les chemins, inondés de soldats montant vers la bataille, ils ont marché de longues heures, fuyant les obus et les hordes allemandes, avant d'atteindre la gare où, de nuit, malgré les bombes des gothas, ils ont été embarqués dans des trains aux wagons innombrables. Par bandes de 1 500 à 2 000, ils ont été jetés sous le hall d'une grande gare parisienne.

Que seraient devenus ces infortunés fugitifs ? Où les aurait-on logés durant la nuit avant de les acheminer vers l'Anjou, la Bretagne, la Vendée ou la Touraine ? Il aurait fallu les laisser sur le pavé, ou parqués comme des bêtes sous un hangar, si le Secours de Guerre n'avait transformé l'ancien séminaire en un immense ouvroir qui, depuis 1914, compte à son actif plus de 1 900 000 journées d'hospitalisation.

Sous les ordres de leur officier, M. Peltier, les gardiens de la paix du VI<sup>e</sup> arrondissement ont fait des miracles. Tour à tour menuisiers, peintres, ébénistes, plâtriers, maçons, ils ont fait de l'ex-établissement religieux un formidable caravansérail de la charité où 3 500 réfugiés trouvent chacun leur lit et les deux repas de la journée. Il est vrai que pas un coin du séminaire n'a été épargné : les lits avec leurs draps blancs et leurs couvertures s'alignent partout : grandes salles, théâtre, longs couloirs, tout cela n'est plus que dortoirs, pouponnières et infirmeries.

Spontanément la Croix-Rouge américaine est venue offrir son concours à M. Peltier : « Vous avez besoin qu'on vous aide ! Nous voilà ! » ont-ils dit simplement, apportant les lits, les vêtements, la lingerie, la nourriture par 5 000 kilos à la fois.

Au nom du comité Lafayette, MM. Hazen Hyde et Otto Kahn, remettaient le 4 juin, une somme de 10 000 francs au Secours de Guerre en disant :



Dans la grande cour du séminaire.

« Employez-la vite, vous en recevrez d'autres d'Amérique ».

De toutes parts les dons affluent d'ailleurs à l'ancien séminaire. En un seul jour, 700 boîtes de lait condensé ont été données pour les vieillards et les enfants.



Voilà pourquoi les réfugiés, en arrivant à Paris, trouvent un premier soulagement à leur malheur. Par la porte du 65 rue Bonaparte, ils entrent dans le séminaire : au milieu d'une petite cour, un bureau est installé où on les inscrit, tandis que des gardiens de la paix rassemblent leurs colis et leur donnent un même numéro d'ordre pour tous leurs bagages. Des travées de sièges de théâtre sont disposées pour permettre à ces pauvres gens de s'asseoir quelques minutes pendant les formalités de l'admission. Près d'une petite buvette faite de deux tables, M<sup>me</sup> Dumaine, la femme de notre ancien ambassadeur à Vienne, reste infatigablement toute la nuit à verser elle-même du lait et des boissons chaudes aux plus épuisés, tandis que l'ambassadeur, poussant une voiture d'enfant, transportant une valise, un matelas ou un panier, recevant et provoquant souvent les dons, glissant parfois un petit billet bleu dans la main d'un pauvre gosse aux yeux gonflés de larmes.

De la cour d'arrivée, le flot s'écoule dans la grande cour du séminaire où des infirmières et des sœurs de charité s'empressent autour des familles de réfugiés. Celles-ci, par grappes de trois ou quatre personnes, errent contre les arcades, se laissant tomber, exténuées de fatigue et de privations, contre les piliers où, tout comme dans une consigne de gare, on lit, écrites à la craie, ces indications : « Bagages : Numéros finissant par le chiffre 1, 2, etc. » On les entraîne vers les réfectoires où le service ne cesse d'ailleurs que deux heures par vingt-quatre. Puis, lorsqu'ils sont un peu réconfortés, on les conduit dans les dortoirs.

Oh ! le pitoyable troupeau humain où tous les patois du nord de la France se confondent. Il y a là des enfants qui ont perdu leurs parents dans cette fuite éperdue et que des religieuses réussissent à consoler, grâce à une tartine de confitures, et d'autres qui, brisés de fatigue, dorment sur les piles de colis aussi profondément que dans leur berceau.

Un colporteur de la région de Compiègne est étendu sur les dalles, près d'une petite charette que traînaient trois gros chiens roux. Deux de ces pauvres bêtes, encore haletantes, sont allongées par terre à côté de leur maître ; la troisième est

tombée sur la route poudreuse, frappée de congestion et le pauvre colporteur n'a pu la sauver, faute de trouver un peu d'eau.



Le long des rangées de lits déjà occupés, les derniers venus se glissent guidés par les agents si paternels, malgré leurs grosses moustaches, et qui prennent leur voix la plus douce pour dire : « Circulez ! circulez ! » à ceux qui trop pressés voudraient s'installer à une place déjà prise. Des lampes électriques accrochées çà et là éclairent ce tableau pittoresque malgré sa tristesse. Et, malgré leur douleur, tous ces Français éprouvés ne songent pas à ce qu'ils viennent d'abandonner et qu'ils ne retrouveront peut-être plus : ils se disent seulement qu'ils sont toujours au milieu de bons Français qui ne les abandonneront jamais, que nos soldats se battent et que la victoire malgré tout est certaine.

Cependant, au dehors, les camions automobiles amènent toujours de nouveaux réfugiés. De 9 heures du soir à 3 heures du matin, le flot ne cesse pas. Les sirènes ont beau mugir, le canon a beau tonner contre les gothas : « Les agents qui sont des braves gens », comme dit la chanson, continuent leur tâche admirable et le séminaire de s'emplier sans arrêt.

A l'aube, les arrivées cessent, mais bientôt l'énorme ruche de nouveau bourdonne. Les premiers levés courent vers les lavabos si clairs et si propres, décorés de frises amusantes par quelque caricaturiste ayant laissé momentanément son sabre-baïonnette de gardien de la paix pour la palette et le pinceau. A ceux qui n'ont pu emporter ni linge, ni vêtements de rechange, on distribue alors des secours. Les habitants du VI<sup>e</sup> arrondissement collaborent aussi à l'œuvre du Secours de Guerre, apportant depuis quatre ans leurs dons en nature et en argent à M. Peltier et à son secré-



LE SOMMEIL DU PETIT REFUGIE

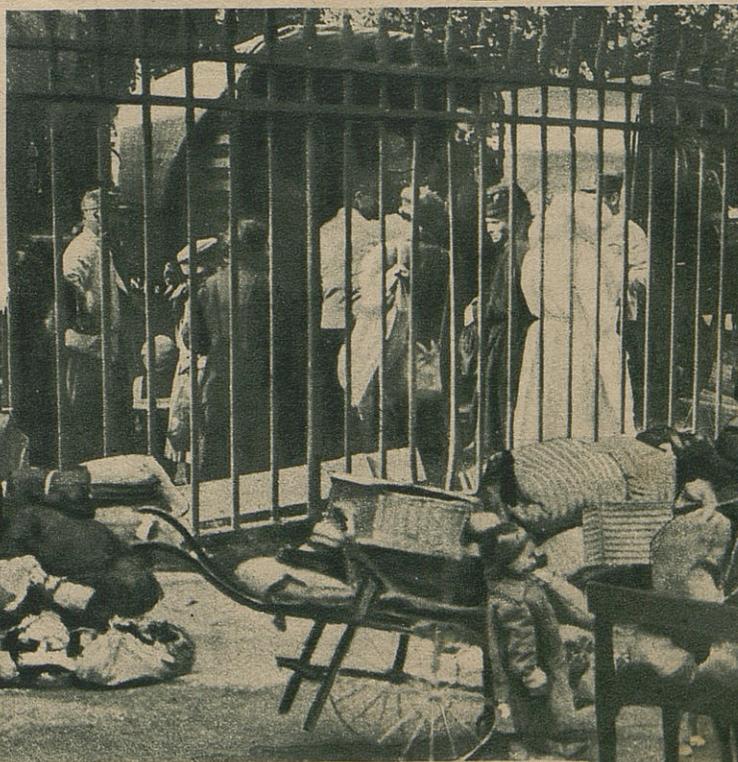
Un petit réfugié de Nawroy-sur-Ourcq dort sur les ballots pendant que sa mère se fait inscrire au bureau.

taire général, M. Lacôte. Ainsi ces jours derniers, l'ancien concessionnaire des fauteuils roulants de l'Exposition de 1900 a fait apporter les 300 uniformes de ses porteurs et ces chauds costumes, habilement transfor-

le temps de se débrouiller, il faut même les conseiller, leur indiquer un endroit où ils pourront vivre, où ils trouveront du travail. Aussi ceux-là les hospitalise-t-on plus longtemps que les autres. On les case dans des dortoirs spéciaux un peu à l'écart de l'affluence des arrivées. Et ce n'est que lorsqu'ils ont choisi un abri sûr qu'ils quittent à leur tour le Secours de Guerre.

Du 27 mai au 4 juin, les gardiens de la paix de Saint-Sulpice ont ainsi accueilli plus de 25 000 réfugiés ! Après un tel bilan peut-on donc encore médire de la police !

HENRY COSSIRA.

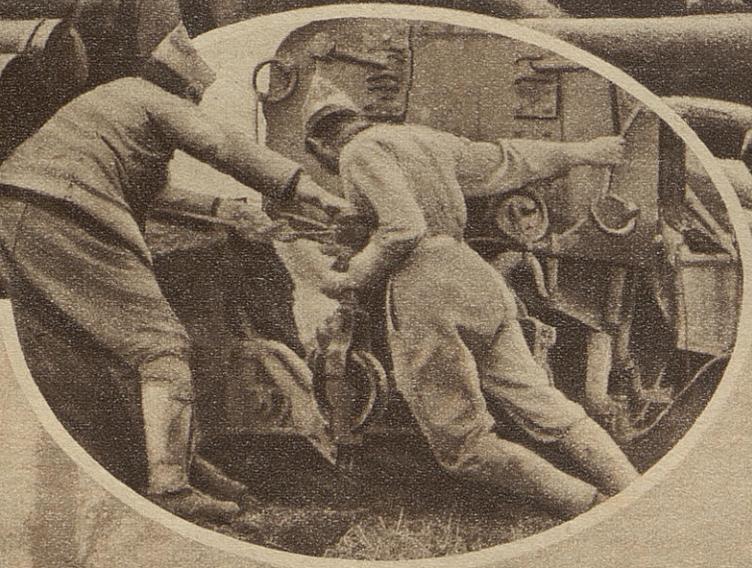


LE DÉPART DES REFUGIES

Réconfortés par une bonne nuit passée dans un lit aux draps blancs, les réfugiés aidés par les agents remontent dans les camions du G. M. P. qui les conduisent aux gares d'où ils gagnent les villes du Centre.

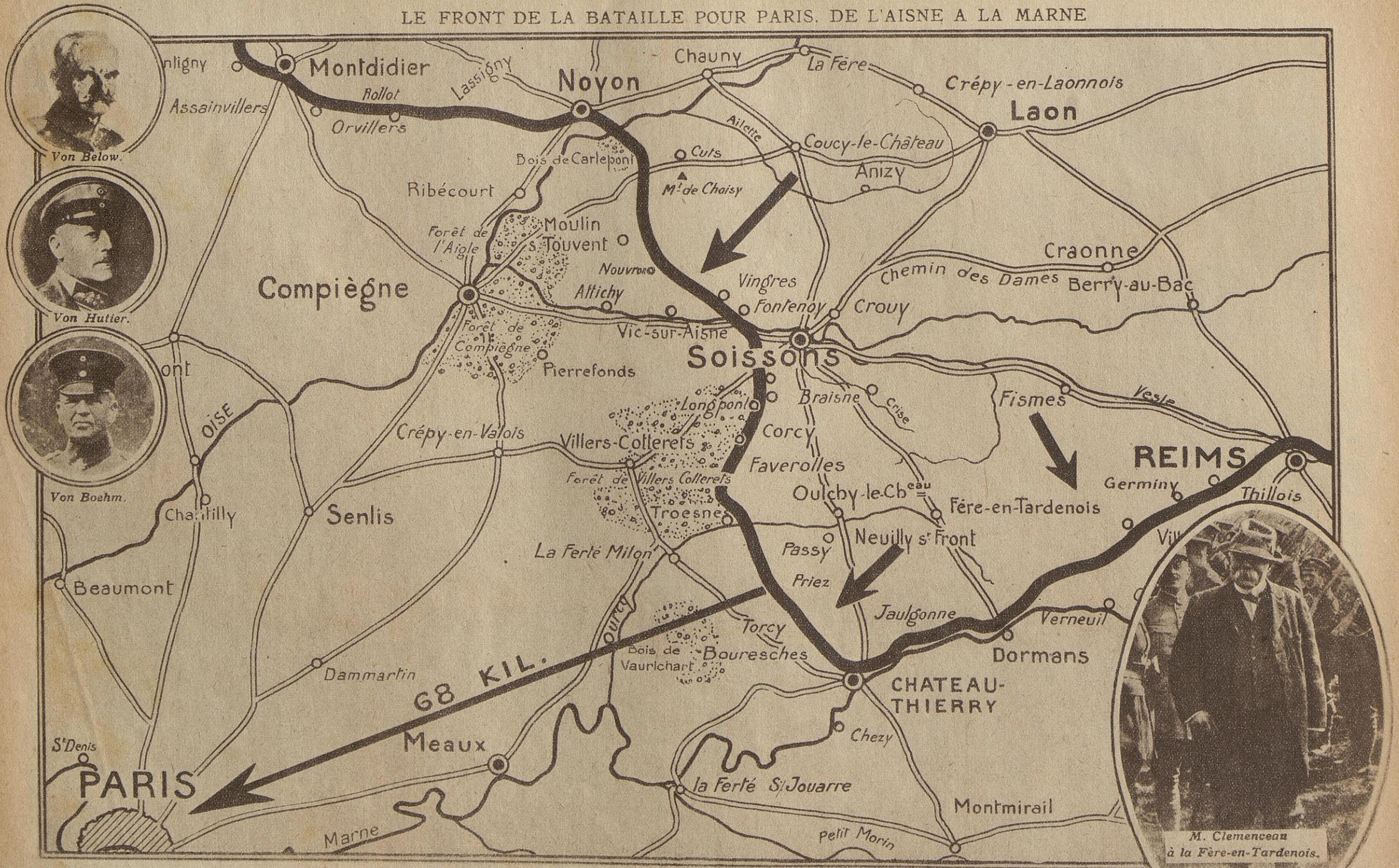
*J'ai vu.*

EN ARRIÈRE DES PREMIÈRES LIGNES : L'ARRIVÉE DU MATÉRIEL DE RENFORT



Les premières heures de la surprise passées, ce fut aussi de notre côté la ruée de toutes nos troupes de renfort pour soutenir le choc de l'ennemi. Canons lourds et légers, cavalerie, montagnes d'obus, tout afflua dans un ordre parfait au secours de nos divisions de couverture débordées. Les avions ennemis eurent beau bombarder nos routes noires de soldats, l'énorme matériel de guerre passa quand même.

LE FRONT DE LA BATAILLE POUR PARIS. DE L' AISNE A LA MARNE

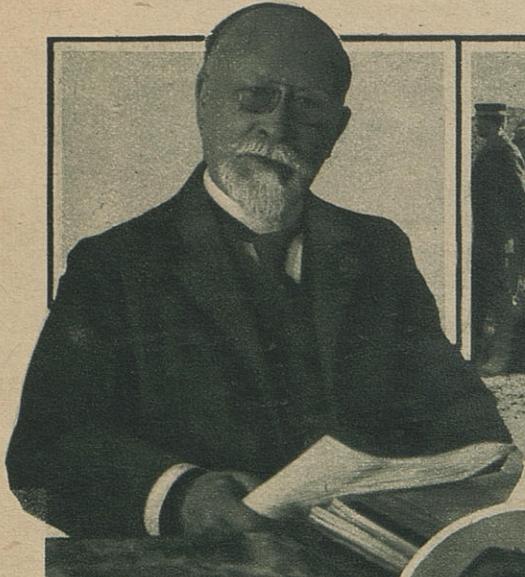


A l'heure où nous mettons sous presse, le troisième acte de la poussée allemande semble se terminer sans que Ludendorff ait atteint l'un ou l'autre de ses objectifs. La ligne du front, touchant la Marne sans la franchir à Château-Thierry, en suit exactement le cours jusqu'à la hauteur de Bonneil, remonte ensuite par Boursches, Belleau, Torcy, Veully-la-Poterie, Chézy, Passy-en-Valois, Molloy

Troesnes, Faverolles, Corcy, Longpont, Vaucasville, Chaudun, Domniers, Saconin, Pernant l'Aisne. Les Français tiennent fortement les pivots de Reims et les hauteurs dominant Soissons. Par un labeur constant les armées alliées sous les ordres du généralissime Foch ne cessent de consolider la barrière opposée à la ruée de l'ennemi vers Paris, la capitale de l'Entente.

M. Clemenceau à la Fère-en-Tardenois.

# EN MARGE DE LA GUERRE



M. Cooreman, le nouveau président du conseil des ministres belges.



Dans l'Aisne, une colonne de prisonniers allemands rencontrent des malheureux paysans qui fuient leur village bombardé.



M. de Broqueville, l'ex-président du Conseil de Belgique.



M. Lacote.



Mme Peltier.



M. Peltier.



Le prince de Galles reçu à Rome par le duc de Gènes, qui le conduit au Palais du Quirinal.



A Kiew, le général Skoropadski, le gouverneur de l'Ukraine.



A Rome, la remise du drapeau au régiment des Tchéco-slovaques partant pour le front.



Sur le front français, le général Peppino Garibaldi, sa sœur et Mrs Vanderbilt assistant au défilé des alpins italiens.



A Pau. Le mariage du sergent pilote André Gounouilhou avec Mlle Jeanne Laborde-Boy.



Les sandales de Tommy, dans les sables du désert, en Palestine.



Le capitaine Canudo, qui vient de publier *Combats d'Orient et Poèmes du Vardar*, repart au front après sa quatrième blessure.



A New-York, la leçon de français aux nurses de la Croix-Rouge américaine.

# LE LIEUTENANT

On sait le rôle particulièrement glorieux qu'a joué l'aviation pendant les deux dernières grandes offensives. Voici l'un de ses plus fameux champions, le vétéran des as, le lieutenant Nungesser,

**N**UNGESSER est ce qu'on appelle un beau gars. Ses cheveux blond doré, rejetés en crinière, sa figure aux traits forts sous une peau presque rose, ses dents éclatantes, ses grands yeux bleus, sa physionomie heureuse font de la lumière. Il rayonne la santé, la force et la jeunesse. Il aime étonnamment la vie et elle l'aime. Ses jambes, sa mâchoire, brisées dans de rudes accidents, ont repris comme reprennent les branches à la sève puissante. Il entretient, par des exercices continus, la richesse de ses muscles. Il mange, boit, fait du sport, s'amuse et se raconte avec l'exubérance de sa nature physique et de ses vingt-six ans.

Le pilote de chasse, vu en la personne de Nungesser, apparaît d'abord comme un sportif robuste. Ses bras solides assurent la manœuvre, ses vastes poumons ne craignent ni la hauteur ni la vitesse, son cœur résiste aux brusques variations d'altitude, ses yeux défient l'espace. Nungesser narrant ses combats est en perpétuel mouvement. Il représente l'avion boche avec sa main gauche, le sien avec sa main droite, et hop! hop! c'est une danse des mains où la droite guette, suit et finit toujours par tomber la gauche.

## COMME GUYNEMER, NUNGESSER EST AUSSI SON PROPRE CHEF MÉCANICIEN

Cette performance sportive se double chez Nungesser d'une connaissance approfondie de la mécanique. Ayant toujours eu la passion des machines, sorti d'une école d'Arts et Métiers, inventeur et pilote d'avant-guerre, il est à lui-même son chef mécanicien. Il surveille, règle son moteur, met au point ses mitrailleuses, vérifie, avant chaque vol à l'ennemi, les rouages et les parties essentiels de son appareil. Lorsque sa mitrailleuse s'enraye en cours de vol, Nungesser n'a pas le plus souvent besoin d'atterrir pour désenrayer. Il sait la cause des pannes, a le tour de main en même temps que la technique.

Il entretient son savoir théorique et pratique avec le même soin qu'il entraîne ses muscles. Très habile tireur, il étudie sans

# NUNGESSER

qui, bien que blessé plus de 10 fois, a voulu encore donner l'exemple et s'est distingué dès la ruée de l'ennemi, en Picardie et dans le Soissonnais.

cesse les procédés de correction de tir proposés aux aviateurs. On sait qu'ils sont nombreux. La vitesse relative des appareils, l'angle sous lequel ils s'abordent, leur distance, la dérive du vent, la vitesse et la balle varient à l'infini les problèmes du tir aérien et les appareils qui les résolvent automatiquement.

Beaucoup de pilotes, rebutés à tort par les difficultés d'application, préfèrent ne tirer qu'à bout portant, pour ainsi dire les yeux fermés. Nungesser, que la complexité des viseurs n'étonne pas, s'applique à les utiliser et enseigne à ses camarades l'avantage qu'ils ont à s'en servir. Il obtient personnellement des résultats remarquables. A terre, en l'air, il perfectionne à chaque occasion son tir. Il chassait autrefois la faune de l'Amérique du Sud avec des carabines rayées. Il chasse aujourd'hui le Boche à coups de mitrailleuses; son entraînement n'a pour ainsi dire jamais cessé.

Il est servi par une vue excellente. L'iris de l'œil, parfaitement rond et de teinte unie, est suspendu comme une pleine lune de faïence bleu clair au milieu d'une cornée d'un blanc cru. Au centre s'enchâsse une pupille bleu très foncé dont le cercle net domine impérieusement la clarté du regard. Les paupières s'ouvrent toutes grandes. On sent que, lorsqu'ils le veulent, rien du monde n'échappe à ces yeux où se lisent la joie de vivre et le goût de la conquête. Ils rient dans le cours spontané des paroles et des gestes habituels. Ils se fixent et deviennent durs lorsqu'une difficulté surgit.

## LA TACTIQUE DU VÉTÉRAN DES AS

Nungesser a conquis son nom dans la chasse alors qu'elle vivait de courses errantes, individuelles, chevaleresques. Il est le dernier valide de la première génération des as. Le temps lui a appris la prudence et l'évolution de la lutte aérienne lui a imposé la plus rude des contraintes, celles de se plier aux méthodes du combat collectif.

Il procède toujours de même, attaque par surprise, fonce droit sur l'adversaire



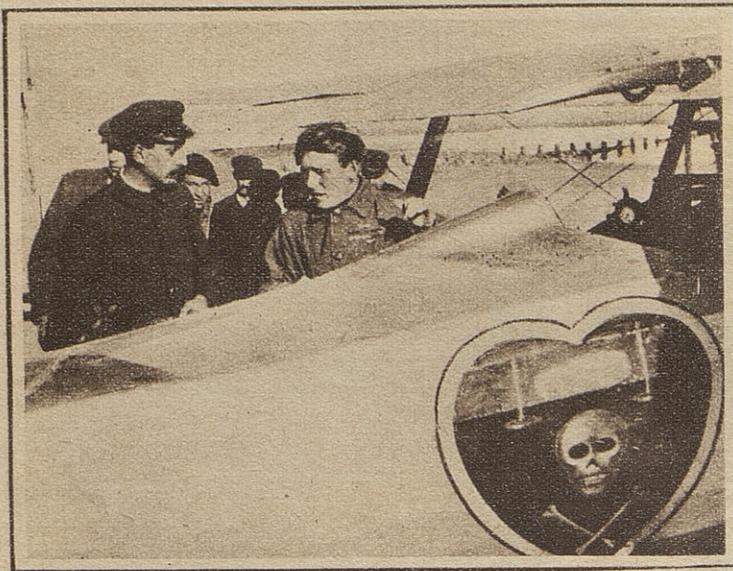
Le lieutenant Nungesser, récemment fait officier de la Légion d'honneur. Il a à son actif 4 ans de combats aériens et compte 36 victoires. A gauche et à droite : des silhouettes du fameux pilote de chasse.

et l'abat généralement du premier coup. Mais, s'il rentrait autrefois avec des appareils criblés de balles, il revient aujourd'hui avec un avion intact. Il a appris peu à peu à garder son sang-froid le plus longtemps possible. Avec une nature de premier mouvement comme la sienne, il y faut de la volonté. La vue du Boche lui donne des sursauts : souvenirs de rencontres dangereuses où sa fougue faillit le perdre, ardeur de vaincre, peur et impétuosité tout ensemble, il les fait taire d'un effort intérieur violent. Il manœuvre, cherche la supériorité certaine, l'altitude, l'angle mort de l'adversaire, la bonne position de tir. S'il n'est pas sûr de lui, il passe. Dès qu'il sent l'occasion propice, il pousse d'un seul élan. Le palonnier, le manche, la mitrailleuse se mettent d'accord dans une détente formidable des muscles. Il est rare que l'adversaire en revienne. S'il échappe à la première attaque, Nungesser se renverse et lui dessert sans arrêt une seconde rafale. Si celle-ci ne réussit pas, il remet à plus tard et rompt le combat.

Mélange curieux, unique, d'une sagesse lentement acquise et d'une fougue native, longtemps souveraine, aujourd'hui contenue jusqu'à la minute où elle emporte la victoire.

On comprend que Nungesser attaque peu et n'attaque presque jamais en vain. Il a besoin de se sentir en forme et supérieur à son adversaire. Le combat est pour lui une crise aiguë dont la solution est immédiate. Il joue sa chance et ne cherche pas à la rattraper. De fait elle ne l'abandonne guère. Son succès contre deux monoplaces en fait foi. Il naviguait en patrouille avec deux camarades lorsqu'il aperçoit les deux chasseurs boches retournant chez eux en protection au-dessus d'une

patrouille de six autres. Nungesser est à 800 mètres de distance, au-dessus et en arrière. Il les signale à ses compagnons, pique sur le plus proche et tire en même temps. Le Boche se met en chandelle, puis en vrille. L'autre, entendant la mitrailleuse, commence une chandelle. Mais Nungesser est déjà sur lui, se redresse d'un mouvement parallèle au sien.



Nungesser et son appareil dont on remarquera la tête de mort bien connue.

le tire dans son axe et l'abat. En tout dix secondes.

**COMMENT NUNGESSER EST UN ÉDUCATEUR PASSIONNÉ DES JEUNES PILOTES**

Les 36 victoires de Nungesser ressemblent à celle-là : manœuvre instantanée et tir d'une précision étonnante. Il faut toujours en revenir à ces deux qualités maîtresses des

as. Mais elles se manifestent dans des tempéraments divers et l'évolution de celui de Nungesser donne une idée assez juste de celle de notre aviation depuis quatre années.

La rosette d'officier de la Légion d'honneur que vient de recevoir Nungesser consacre aux yeux de l'armée un des plus beaux efforts de ténacité que la guerre aérienne ait produits. Cet indépendant est devenu un maître du combat collectif et un éducateur passionné de jeunes pilotes. Il emmène lui-même ses élèves à l'école du combat et les y dresse progressivement. Il leur sert d'abord de guide, leur donne pour tâche de le regarder faire et de le protéger au besoin. Quelle leçon, pour un apprenti, que d'avoir vu Nungesser se battre ! Lorsque les élèves sont à point et brûlent du désir d'attaquer, Nungesser leur confie la place de tête, ne les autorise à foncer sur l'ennemi qu'à son signal et se met en protection. Au bout de trois ou quatre expériences où l'élève se jette avec d'autant plus d'audace et de confiance qu'il est sous les yeux du maître et protégé par lui, Nungesser le laisse libre et se contente de le suivre. Un de ces élèves, entré sous sa direction en novembre, a déjà cinq victoires à son actif.

Cette volonté de durer en lui-même et dans les autres, ce goût de s'affirmer et de se trans-

mettre, sont la caractéristique de Nungesser. Il va tout droit, force impulsive et raisonnée en même temps, fanatique de vivre et de se répandre, entraîneur d'hommes, poursuivant sa gloire jusque dans celle de ses disciples. Il mène la guerre aérienne comme un chef d'équipe fait un match : il prétend le mener jusqu'au bout.

**FÉTICHES DE GUERRE : NÉNETTE, RINTINTIN, AND Co.**

*Aristide.* *La poupée de l'aviateur.* *Nénette.* *Guillaume II.* *Rintintin.* *Radadou.* *Le môme Lardon.* *Son cocher est superstitieux.* *Le chat anti-gotha.*

Ces deux petites poupées, unicolores ou polychromes, en laine ou en soie, ont fait fureur. Quelle que soit leur origine, qu'elles aient eu pour père le dessinateur Poulbot ou pour mère une midinette de la rue de la Paix, il n'est pas une Parisienne qui ne voit en elles le meilleur talisman contre les gothas et contre les obus de la grosse Bertha.

D'ailleurs, depuis le début de la guerre, les fétiches de toutes les sortes ont pour mission de protéger contre les shrapnells et les balles ceux à qui on les envoie : depuis Aristide, le pantin aux oreilles d'âne et au nez cyranesque jusqu'au chat noir, à l'éléphant blanc et à Radadou, le dernier venu, le fils même de Nénette et de Rintintin.

*J'ai vu...*

LES ARTILLEURS DE REIMS



*Artilleurs tirant sur les vagues allemandes d'assaut.*



*Une batterie fait feu au milieu des gaz asphyxiants.*



*Fantassins allant réoccuper un des forts de la ville*

Si la vieille ville française qui depuis le début de la guerre subit le déluge quotidien des obus de tout calibre a tenu et est restée jusqu'à l'heure où nous mettons sous presse un des pivots de notre résistance, c'est surtout à ses artilleurs qu'elle le doit. Débordés de

trois côtés, sa banlieue occupée par l'ennemi, ayant même perdu un de ses forts immédiats, celui de la Pompelle, repris depuis, elle tient toujours et arrête l'aile gauche allemande. Elle a peut-être sauvé Paris en empêchant l'armée du Kronprinz d'élargir sa masse de manœuvre.

*J'ai vu*

UN TÉMOIGNAGE ANGLAIS DE LA RÉSISTANCE ACHARNÉE DE NOS TROUPES



Ce sont nos alliés qui, dans leur grande presse, ont célébré cet exploit dont ils furent les témoins. Le château de G..., lors de la dernière offensive, était occupé par 500 fantassins français commandés par un colonel. Une des divisions de la fameuse garde

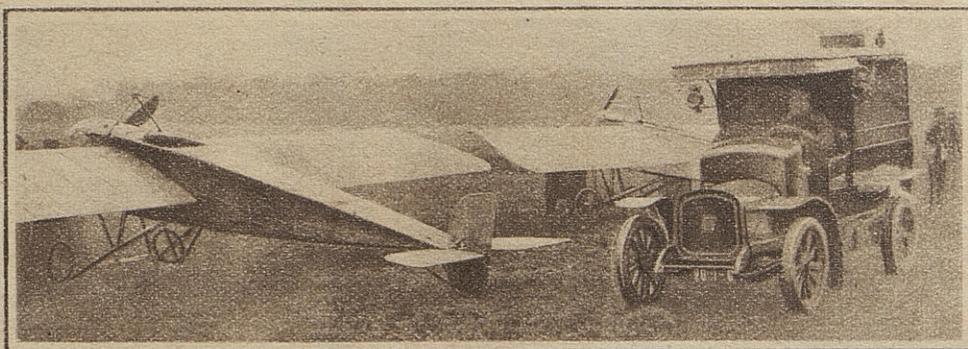
prussienne marcha à l'assaut. Le colonel avait placé des mitrailleuses à toutes les fenêtres, et lui-même, de la plus en vue, donnait des ordres à ses hommes qui, derrière chaque arbre, dans tous les massifs du parc, tenaient l'ennemi en respect et défendaient

les approches. Les Allemands vinrent alors en vagues et par colonnes. Les nôtres, peu intimidés par le nombre, les décimèrent. Il y eut là des corps à corps furieux et le sang rougit les pelouses du parc. Ainsi tout un jour les 500 hommes du château de G...

immobilisèrent plusieurs milliers d'hommes des meilleures troupes allemandes et en firent un véritable carnage. C'est grâce à leur résistance que cette division de la garde prussienne ne put rejoindre les premières lignes des troupes d'offensive.

## LA POSTE AÉRIENNE

L'idée d'emprunter à la cinquième arme ses appareils et ses aviateurs pour le service de la poste est dans l'air, oserons-nous dire depuis plusieurs années. La première expérience officielle eut lieu en 1913. Peut-être n'avez-vous pas oublié tout à fait, malgré la guerre, la belle randonnée postale accomplie par le lieutenant Bonin, le 15 octobre 1913.



*Aux premiers essais à Villacoublay, le 15-10-13. Une voiture postale vient apporter le courrier à l'avion.*

M. Massé, alors ministre du Commerce, avait posé le problème. Il s'agissait de faire gagner aux correspondances destinées à l'Amérique centrale et aux Antilles, mises trop tardivement à la poste, les quinze jours qu'elles perdraient de ce fait à attendre le paquebot suivant.

Le courrier devait quitter Pauillac le 15 octobre, dans l'après-midi, et les dernières dépêches étaient parties de Paris la veille, à 6 heures du soir. Une nouvelle levée effectuée dans la matinée du 15 permit de recueillir 6 kilogrammes 500 de correspondances qui furent transportées en automobile à Villacoublay où le lieutenant Bonin les attendait. Le courrier fut enterré dans une caisse placée dans le fuselage de l'avion, derrière le pilote, et celui-ci prit son vol aussitôt.

Après une escale forcée à Vendôme, il se ravitailla à Poitiers et atterrit à 2 h. 15 à Pauillac dans une prairie près du paquebot *Pérou* en partance. L'aviateur porta lui-même son courrier à bord et le *Pérou* leva l'ancre aussitôt. L'expérience ayant pleinement réussi, l'administration des Postes put en tirer cette conclusion qu'un service de courrier aérien était possible à la condition de porter la taxe des lettres de 0 fr. 10 à 0 fr. 30 centimes, ce supplément étant destiné à couvrir les frais imposés par le nouveau mode d'exploitation.

Quelques projets de routes postales furent ensuite mis à l'étude, entre autres celui de Paris-Nice, puis la guerre ayant absorbé toutes les forces vives de la nation, la poursuite des travaux dut être remise à une date indéterminée.

Au commencement de l'année dernière M. Clémentel, ministre du Commerce, crut devoir leur donner une suite en instituant une commission dite de l'aéronautique civile, avec le but précis d'étudier les questions relatives à l'utilisation et à l'extension de la navigation aérienne pour les besoins du service des Postes.

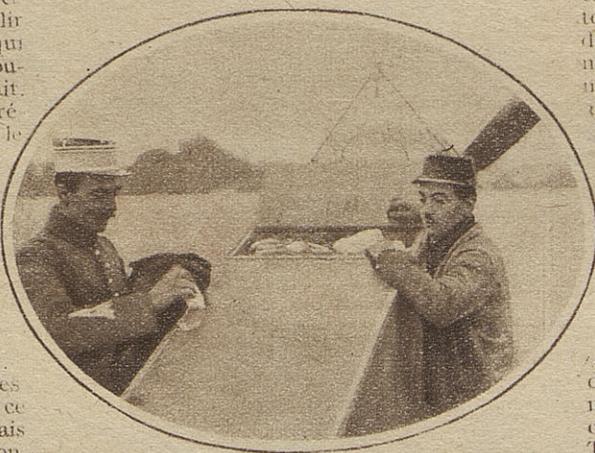
Dans un discours très documenté, M. d'Aubigny, député, président de la commission, montra que l'aviation, conquête du génie français, devait, dans la pensée de ses inventeurs, servir la cause de la civilisation et devenir un instrument de paix par le développement des relations entre les peuples.

### LES FACTEURS ESSENTIELS DU PROBLÈME DE LA POSTE PAR AVIONS

Le problème de la poste aérienne dit-il en substance, ne peut être solutionné que par la connaissance de facteurs essentiels : le prix de revient du kilomètre aérien, l'adaptation des avions avec transports postaux et la nature de ces transports, les itinéraires ou routes aériennes, les types d'appareils, les ports d'attache, les relais, le personnel.

M. Soreau, dans une communication ré-

cente à l'Académie des sciences, après avoir étudié la question au point de vue technique, a montré à son tour que tous les éléments du problème varient avec les itinéraires choisis. Il paraît donc nécessaire d'établir tout d'abord une carte aérienne des futures routes postales en se basant sur les besoins commerciaux et industriels des régions desservies. A titre d'indication nous signalerons l'importance



*Le lieutenant Bonin qui fit la première expérience officielle.*

de lignes comme celles de Paris à Londres, de Paris à Marseille, de Paris à Brindisi, pour compléter le service de la malle de l'Inde.

La navigation maritime nous paraît donc devoir être tout d'abord favorisée. Nos grands ports de l'Océan et de la Méditerranée attendent la réforme dont bénéficieront nos relations avec l'Amérique du Sud et avec l'Extrême-Orient. Lisbonne est même destinée à devenir un important point terminus de courriers aériens, en raison de sa situation à l'extrême sud-ouest du continent européen.

La Méditerranée, déjà franchie une fois par Garros dans sa plus grande largeur, le sera chaque jour dans les deux sens par des avions reliant le littoral africain à la côte française et les courriers de Paris arriveront à Alger le jour même. Le prolongement de cette ligne entre Alger et Tombouctou fut même étudié il y a plusieurs années par le commandant Lucas Girardville et récemment, le gou-

verneur général de l'Algérie a donné son approbation à la création de la grande voie aérienne projetée : Paris - Marseille - Alger - In-Salah - Tombouctou.

A l'étranger un mouvement analogue s'est fortement dessiné au cours des dernières années. L'Espagne s'est intéressée à un projet d'organisation entre les grandes villes de la Péninsule ; le ministre des Postes, M. Francoz Rodriguez, avait même chargé M. Robert Esnault-Pelterie de lui présenter un rapport dans lequel était envisagé l'emploi des avions de guerre.

Le gouvernement des États-Unis, après avoir fait procéder à des essais sur différentes routes postales de l'Alaska et du Massachusetts, routes particulièrement difficiles, en raison de la présence de nombreux cours d'eau et de lacs, des vitesses du vent en hiver et en automne, fit voter par le Congrès de Washington, en 1917, un crédit de 500 000 francs pour des expériences plus importantes. Une commission parlementaire d'étude présenta, en mai 1917, une proposition de création de 17 routes, de 100 à 1 000 kilomètres de longueur, facilement praticables par la poste aérienne.

En Italie, le ministre des Postes fit procéder à un essai, le 22 mai 1917, entre Rome et Turin. Nos amis n'hésitèrent pas à résoudre pratiquement le problème en instituant définitivement un service postal aérien entre le continent et la Sardaigne. Un hydravion part chaque jour, à 6 heures du matin, de Civita-Vecchia et arrive à Terranuova à 8 h. 10, chargé de 250 kilogrammes de courrier. Dans l'après-midi, un autre appareil quitte dans les mêmes conditions la côte sarde pour la côte italienne. Tout dernièrement la Hollande et l'Angleterre ont décidé de mettre à l'étude l'organisation d'un service postal aérien entre les deux pays.

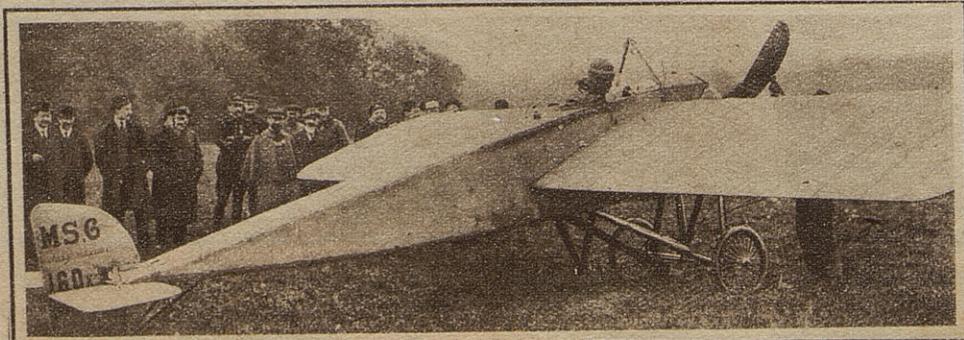
La poste aérienne entre donc dans la période de réalisation. Mais, s'il est relativement facile de déterminer les routes commerciales, de nombreuses questions techniques interviennent qui méritent une étude très attentive. La longueur du parcours, la présence des montagnes, les bras de mer, les mers, les déserts, les conditions climatiques et atmosphériques, variables avec les saisons, imposent l'obligation de rechercher encore des types d'avions et d'hydravions répondant nettement aux difficultés particulières à chaque route.

La voie dans laquelle s'engage l'administration française, encore pleine de mystère, demande à être déblayée de bien des obstacles, encore pour la plupart insoupçonnés. Autant que possible il convient de ne pas contondre précipitation avec progrès.

Nous avons été trop souvent les victimes de notre désir de faire vite pour nous exposer à de nouveaux mécomptes. Ne risquons pas de retarder l'avènement d'une œuvre aussi utile en la compromettant par des projets insuffisamment préparés.

Mais les premières expériences qui viennent d'être faites dans divers pays, et notamment entre la France et la Corse, permettent tous les espoirs.

L. F.



*L'avion postal prêt à prendre son vol.*

# LE "MEMORIAL DAY" DES AMÉRICAINS A COLOMBES

Le champion Kline

finissant le 109 yards.



Aux Etats-Unis, le 30 mai, a eu lieu la grande fête en l'honneur des soldats morts pour la patrie. A Paris, pour la célébrer, cinq cents athlètes américains, anglais et français, participèrent à une importante manifestation sportive. Trois champions français : Géo-Andre, le glorieux évadé d'Allemagne; Keyser et Poulénard, remportèrent une belle victoire dans la course à pied; un relais sur 1 609 mètres, et, dans la lutte à la corde, la Marine battit l'Armée.

La dernière phase de la lutte à la corde.

*J'ai vu.*

LES AMÉRICAINS A CANTIGNY

ET A CHATEAU-THIERRY



*Dans une tranchée américaine.*



*Grenadiers à l'ouvrage.*



*Une cuisine roulante accompagne les colonnes.*



*Blessés ramenés à l'ambulance.*



*Américains mettant le masque avant de partir pour l'assaut.*

La victoire vogue sur l'Océan ! Mais déjà les soldats américains, par leur nombre et surtout par leurs qualités de combattants, ont surpris les experts militaires. Après Seicheprey, après Cantigny, les communiqués ont signalé cet exploit de nos alliés qui culbutèrent dans la Marne le bataillon allemand qui en avait tenté la traversée. Au

Reichstag, des députés se sont émus de cet effort de l'Amérique et du flot inépuisable d'hommes qui traversent l'Atlantique, sans se soucier des sous-marins de Tirpitz. Les Alliés doivent tenir jusqu'à l'arrivée des Américains. Et ils tiendront, car il sera impossible à l'ennemi de l'emporter en usant nos réserves avant d'avoir usé les siennes.

# LE SECRET DE BRANDT

## L'ESPION <sup>(1)</sup>

ROMAN INÉDIT DE DOUGLAS NEWTON



\* VITE, PRENEZ CELA, C'EST UN DOCUMENT PRÉCIEUX D'UNE IMPORTANCE CAPITALE. \*

À notre avis c'était faire preuve de beaucoup de philosophie.

Quand sa femme mourut, il sembla accablé. Il commença à dire ce qu'il pensait des zeppelins. « Ce sont, disait-il, des engins trop capricieux. On ne peut contrôler les coups qu'il portent. Un pays qui se respecte ne doit pas employer des armes qui tuent à l'aveuglette ; c'est un procédé de guerre déshonnête et barbare ». Il n'en dit pas plus jusqu'au jour où sa petite fille succomba à son tour. Mais alors son désespoir fut effrayant. La haine avait durci son âme. Il délira et son délire devint si terrible que nous fûmes obligés de l'installer dans une petite pièce à l'extrémité de la grande salle, afin qu'il ne troublât pas le repos des autres malades. Ce qu'il disait des Allemands était épouvantable, si épouvantable que je ne pus le supporter. Je lui dis de ne point parler ainsi, même des Allemands, je le lui interdis.

Je me souviendrai jusqu'à la fin de mes jours de la scène qui se déroula à ce moment-là. Oh ! oui, je m'en souviendrai. Dressé sur son lit, hagard, les yeux fous, l'homme me

cria : « Taisez-vous, infirmière. Laissez-moi seul, allez-vous-en. Vous ne pouvez pas savoir ce que sont ces sales Allemands. Moi, je les connais bien. Et il hurla : « Moi, je le sais, j'en suis un. »

L'infirmière fit une pause. Elle revivait ses souvenirs et en frissonnait encore.

— Quand cela s'est-il passé ? demanda Thorold.

— Hier.

Et la miss poursuivit :

— Je suis Allemand, me dit-il, puis il se tut. Sans doute s'attendait-il à quelques violences de ma part, à des reproches, à des coups peut-être. Naturellement je ne bronchai pas et me bornai à le recoucher doucement sur son lit. Alors, un peu plus calme, il reprit d'une voix faible :

— Avez-vous compris ce que je viens de vous confier, infirmière ? Je ne délirais pas, je vous assure ; je suis Allemand.

— J'ai compris ; mais que m'importe que vous soyez Allemand ! Vous êtes blessé, c'est tout ce que j'ai à savoir pour l'instant.

— Et si je vous disais que je suis un Allemand de la pire sorte : un agent secret, un espion, qu'en penseriez-vous ?

— Ma manière de voir et d'agir ne changerait point.

Il parut satisfait de ma réponse. Un pâle sourire éclaira son visage pendant toute la matinée ; je m'en sentis toute tranquillisée. Tant mieux s'il pouvait mourir en paix ! Lorsque je fus sur le point de quitter mon service, il me fit signe qu'il désirait m'entretenir à nouveau.

— Je vous ai dit la vérité, infirmière ; Allemand, espion, voilà ce que j'étais. Je ne veux plus l'être. La souffrance m'a ouvert les yeux. Aujourd'hui je vois l'Allemagne telle qu'elle est : c'est une nation d'assassins. Je comprends maintenant qu'il vaut mieux être indulgent et miséricordieux comme le sont les Anglais que de tuer des innocents dans la nuit. Je renie mon pays ; je ne veux plus avoir d'autre patrie que la vôtre.

Et, tout en parlant, mon blessé mit la main à sa poitrine et tira de sa chemise un petit paquet qu'il me remit.

— Vite, prenez cela. C'est un document précieux, d'une importance capitale pour vos ennemis. Je vous en conjure, gardez soigneusement ce papier ; il y va de votre honneur et du salut de l'Angleterre.

Réellement je le croyais un peu fou et j'allais lui répondre, quand, d'un ton terrifié, il me dit :

(1) La première partie de ce roman a paru dans notre dernier numéro.



PHILLIP MAUWARING.

— Cachez cela, *Lieber Gott!* Cachez cela, vite!

Il me pressait tant que je glissai en hâte le petit paquet dans mon corsage. C'est à ce moment-là que pénétra dans la petite chambre le planton de l'ambulance militaire, garçon convenable, pondéré, qui remplissait son emploi à la satisfaction de tous. J'allais demander à Johnson, c'était le nom de cet homme, d'aller me chercher quelque chose à l'infirmerie afin de pouvoir reprendre notre conversation interrompue, quand un coup d'œil du blessé m'en empêcha. Il semblait me dire : « Chut ! Pas un mot ! » Une vive stupéfaction se lisait sans doute sur mon visage, car il ajouta à haute voix :

— Ça va beaucoup mieux ; bonne nuit, infirmière !

— Bonne nuit, mon ami ! lui répondis-je, toute troublée, en quittant la salle.

— Vous aviez le papier ? questionna Phillip Mauwaring.

— Oui ! Je l'ai toujours là, dans mon corsage.

— On peut voir ?

Cecily fit un signe d'acquiescement et sortit de son sein un petit paquet enveloppé de toile cirée.

— Je ne sais si vous pourriez vous servir de ce document, Monsieur Mauwaring, expliqua-t-elle en ouvrant le paquet et en en sortant une simple feuille de papier à lettres : c'est un document chiffré.

— Mais je ne connais que cela, ma chère demoiselle. Si vous saviez ce que j'en ai

déchiffré des cryptogrammes au quartier général... Ce que vous m'apprenez-là me met en appétit.

Ce disant, Phillip tira de sa poche un crayon or et platine et un léger carton où s'alignèrent bientôt chiffres et lettres. Au bout de quelques minutes il laissa fuser un rire énorme.

— J'ai trouvé, s'écria-t-il. C'est du chiffre pour enfants de troupes : nous donnons cela à traduire, à titre d'exercice, aux jeunes officiers d'état-major.

Mais soudain son rire s'éteignit et c'est d'une voix grave qu'il ajouta :

— L'homme n'a pas menti. Le document est précieux ; jugez-en.

Et lentement il lut :

**Cachette de guerre. — Angleterre.**

pp. 39. 998. 352.

**Indications pour trouver tous renseignements et plans détaillés. Important. —**

**Important. — Important. A détruire**

**en cas de péril imminent.**

### CHAPITRE III

Puis Phillip, sans mot dire, garda quelques minutes en main le document dont il venait de trouver si facilement le chiffre. Il se tourna enfin vers Thorold et Cecily silencieux :

— Cachette de guerre... Angleterre... Intéressant, n'est-ce pas, Jimmy ?

— Pour moi, simple pékin, tout cela ne signifie pas grand chose. A mon avis, il faut traduire le reste et tout de suite.

— Oh ! je ne veux point vous bourrer le crâne ; je n'y vois pas encore bien clair moi-même. Un document chiffré, si facile soit-il, ne se lit pas ainsi à première vue. Mais je tiens à attirer votre attention sur le fait suivant : quelque part, en Grande-Bretagne, le Boche, dépositaire du secret, a caché quelque chose. Où ? Comment ? Mystère ! Et nous sommes tous bien d'accord là-dessus, n'est-ce pas ? C'est une affaire sérieuse...

— Ou rien.

— Parfaitement, miss Cecily ! Il n'y a pas de milieu : ou c'est sérieux ou ce n'est rien. Que ce ne soit rien paraît plus qu'improbable. On n'emploie pas pour rien le langage chiffré, « Tout ou rien », telle est d'ailleurs la devise des Allemands. Aussi ai-je la certitude que le secret contenu dans ce document est d'importance ; on n'y parle point de saucisses de Francfort, soyez-en convaincus. L'Allemand a donné tous ses soucis à cette affaire ; il s'est montré attentif, scrupuleux et a procédé de telle sorte que rien ne fût livré au hasard. Du moins c'est ce que j'ai lu.

— Mais vous ne nous avez rien lu du tout, si ce n'est le titre de cette pièce, interrompit Thorold. De quoi s'agit-il ? Qu'y a-t-il de plus ? La gravité de ce titre est-elle justifiée ?

— Oui et non. On indique simplement que les plans de la cachette sont dissimulés dans le caveau mystérieux d'une maison.

— Laquelle ? demanda vivement l'infirmière.

— La maison portant le n° 7, rue de l'Est, à Thorpwoold. C'est un nommé Bobb qui l'habite.

A ce nom la miss se leva d'un bond, bouleversée, haletante.

— Ce Bobb ne serait-il pas votre blessé, la victime des zeppelins ?

— Si, Monsieur Mauwaring...

— Eh bien ! son vrai nom est Brandt. C'est un fait d'ailleurs sans importance. Ce qui en a beaucoup plus, c'est que le Boche a jugé nécessaire d'employer pour son secret le procédé du chèque barré ; il l'a, si j'ose ainsi m'exprimer, enfermé à double tour. Ce papier ne constitue que le premier tour de clef ; nous ne pourrions découvrir la

cachette et son contenu tant que nous n'aurons pas mis la main sur les documents enfouis dans le caveau de Bobb.

Thorold était littéralement abasourdi. Son esprit mathématique ne s'accommodait point de ce problème en apparence si compliqué et si insuffisamment posé.

— Mais ce que vous nous racontez n'a aucun sens, mon cher Phillip. Je ne vois rien de logique dans tout cela ; c'est un conte de fées, une histoire à dormir debout.

— La logique de la guerre est bien spéciale et je vous assure qu'elle est parfois diablement puérile. L'ennemi a mis entre nous et son secret un double obstacle. En traduisant ce document nous venons de supprimer le premier, reste le second qui est le principal. A qui ne sait rien cette feuille de papier est absolument essentielle et qui ne l'a pas lue ignore tout ; comprenez-vous maintenant ?

Je crois comprendre, Brandt pouvait, en cas de danger, anéantir ce chiffon de papier, l'avaler par exemple.

— Ce qu'il n'aurait pu faire d'une carte d'état-major, d'un tableau de directions et du bordereau des objets déposés dans la mystérieuse cachette. Voilà qui est sagement pensé.

— Il pouvait cependant avoir sur lui un second document.

— Non, ce n'est pas l'habitude. Ainsi je vois, au bas de cette feuille que vient de me remettre miss Cecily, une note au crayon — pour mémoire vraisemblablement. Elle est ainsi conçue : « En cas de besoin, si un duplicata des plans est nécessaire, écrire à G. B., de Rotterdam. »

Confier un secret d'importance à un seul individu me semble à moi, un jeu bien dangereux.

— Employer un espion ne va jamais sans de gros risques. Aussi vous pouvez être persuadé, mon cher ami, que les Allemands tenaient Bobb à l'œil.

— Je m'en doute, cependant je ne comprends pas très bien pourquoi Bobb est demeuré le seul dépositaire des plans de la cachette. Expliquez-nous pourquoi.

— Vous n'entendez rien aux pratiques de l'espionnage, mon bon Jimmy ; cela se voit. Un espion est un individu que l'on charge d'une sale besogne et pour qui, d'ordinaire, on n'a que fort peu d'estime. Sur cent espions il n'y en a pas dix qui méritent qu'on se fie à eux. La plupart pratiquent le libre-échange : marchands d'informations, ils les vendent au plus offrant. Et puis c'est un monde où la mortalité est assez forte, surtout en Angleterre. Nos ennemis sont donc obligés de s'en remettre absolument à l'espion de première classe sur lequel ils ont mis la main. Pour moi, Brandt était l'homme sûr dont ils avaient besoin. Quant aux autres chenapans à leur solde, ils avaient pour mission de le surveiller étroitement.

L'infirmière essaya d'intervenir dans la conversation, mais en vain ; Thorold avait encore à émettre quelques observations.

— Pardon, dit-il, je ne vois pas bien ce que pourraient faire ces bandits si les plans de Brandt venaient à tomber en nos mains, soit dans les mêmes conditions qu'aujourd'hui, soit autrement.

— Pas grand chose peut-être, en effet ; cela rentre dans les risques du jeu. Ils ne resteraient pourtant point inactifs ; ils s'ingénieraient à entraver nos projets jusqu'à ce qu'ils se soient mis en rapport avec le mystérieux G. B., de Rotterdam ; ils useraient de tous les moyens en leur pouvoir pour arracher ce papier aux mains qui le détiendraient.

— C'est ce qu'ils font déjà, affirma l'infirmière.

— Parbleu ! J'y suis. Le commandant

d'état-major ! s'exclama le chimiste qui s'apercevait enfin de son manque de perspicacité.

— Et d'autres sans doute, émit l'officier. Miss Cecily, ne l'oubliez point, ne vous a pas encore tout raconté.

CHAPITRE IV

— C'est vrai ! Nous sommes stupides : nous pérorons à perdre haleine avant de connaître la moitié des faits.

— Pas si stupides que cela ! mon cher Thorold. Nous avons à présent une idée de l'affaire et nous pourrions ainsi mieux apprécier les événements à venir. Dites-nous, miss Baistain, que se passa-t-il après que vous eûtes quitté votre blessé ?

— Je rentrai chez moi et, pour ce jour-là, ce fut tout. Ce qui venait de m'arriver me semblait passionnant, étrange, mais chimérique. J'avais l'impression que Bobb, Brandt, veux-je dire, était sinon fou, du moins détraqué. Pourtant, lorsque j'eus examiné le papier et constaté qu'il était rédigé en langage chiffré, il m'apparut qu'il pouvait bien y avoir quelque chose là-dessous et je pris la résolution de le montrer au médecin chef de l'hôpital qui jugerait mieux que moi de son importance. Cette décision arrêtée, je n'y pensai plus. Je n'y pensai plus du moins jusqu'au lendemain, au moment où je repris mon service. Mais alors il me fallut y penser et comment ! Le blessé était mort, mort subitement.

— Oh ! mon Dieu ! gémit Thorold.

— Très intéressant, très, ponctua Phillip toujours flegmatique.

— Cela vous impressionne, monsieur Thorold, eh bien ! jugez de ce que je ressentis quand on me fit part de cette étonnante nouvelle. De l'avis de tous les gens de l'hôpital, Bobb ne devait point trépasser si tôt. Le médecin de service lui-même n'en revenait pas. Il diagnostiqua une embolie foudroyante, mais sans grande conviction, et manifesta le désir d'avoir l'avis de M. Locke.

— M. Locke ? demanda Phillip.

— Oui, le médecin de service la veille au soir.

— Excusez-moi de vous avoir interrompue, miss, mais les plus petits détails ont pour moi de l'importance.

— Lorsque le docteur eut quitté la salle pour aller téléphoner à Locke, je me précipitai près du cadavre et l'examinai avec soin, sans rien découvrir d'anormal. Si inattendue fût-elle, l'embolie semblait la seule explication de cette mort prématurée. Et pourtant je ne pouvais y croire ; j'eus bientôt la preuve que mes soupçons étaient fondés.

Vous savez qu'il y a près de chaque lit d'hôpital un petit meuble où les malades ramassent leurs objets personnels. J'ouvris celui de Bobb ; il avait été fouillé. Ses fioles de médicaments, sa montre et quelques autres objets personnels étaient toujours là, mais tous ses papiers avaient disparu. Pour le coup j'étais fixée : mon blessé n'avait pas succombé à une embolie ; on l'avait assassiné. Tout ce qu'il m'avait révélé était parfaitement exact : on l'avait fait disparaître pour qu'il n'en pût dire davantage.

Muette d'horreur, debout devant le meuble pillé, je compris que je n'avais pas le droit de différer une visite au médecin chef et, désormais trop éclairée sur la valeur du secret que Bobb m'avait confié, je me mis à trembler en pensant que je portais sur moi un document qui avait motivé le meurtre d'un homme. Je me disposais à courir le remettre à mon directeur quand j'aperçus, dans l'encadrement de la porte, Johnson, le planton de l'ambulance, qui me regardait étrangement.

L'infirmière interrompit son récit quelques minutes, le temps de reprendre haleine, puis, en esquissant un geste de décision tout à fait féminin, elle reprit :

— Je vis immédiatement ce qu'était et ce que voulait cet homme. Il me regardait de ses yeux froids, sans colère, mais inquiétants tout de même. J'avais très peur.

— Eh ! bien, que voulez-vous, Johnson ? lui demandais-je sèchement.

— Voilà ! Miss, répondit-il avec un sourire si contraint qu'il ressemblait à un rictus, le médecin-chef vous fait savoir qu'il a besoin des papiers du défunt, de tous ses papiers.

— Il n'y en a aucun ici. Son meuble a déjà été entièrement vidé : ne le saviez-vous pas ?

— Je sais qu'il n'y a rien ici, infirmière, dit-il en pénétrant dans la chambre après en avoir soigneusement fermé la porte. J'ai déjà fouillé ce meuble pour le patron. Celui-ci n'est pas satisfait ; il lui en manque un, un très important, très...

— Eh ! bien, qu'y puis-je ?

— Peut-être l'avez-vous trouvé ? repliqua-t-il en s'avançant vers moi.

— Si je le trouve, je le porterai au médecin chef.

— Pourquoi ce « si », infirmière ? — sa voix était devenue si courroucée que tout mon sang ne fit qu'un tour, — pourquoi ce « si » ? Peut-être ne voulez-vous pas le trouver ? Peut-être n'avez-vous pas besoin de le chercher ? Peut-être est-il déjà en votre possession ?

Je compris que ni moi ni le papier de Bobb n'étions plus en sécurité, je tâchai donc de mystifier cette brute.

— Si vous avez quelques insinuations malveillantes à faire, Johnson, je suis toute disposée à me rendre avec vous chez le chef, sinon, croyez-moi, il est préférable que vous retourniez immédiatement à vos affaires.

L'homme brusqua les choses : on entendait parler dans la salle voisine et cela sans doute l'effrayait.

— Vous avez ce papier, infirmière, cria-t-il rageusement, il me le faut. J'ai l'ordre d'être énergique.

Il ajouta : « Vous entendez bien ? Je dois être énergique. »

Je reculai devant lui, chancelante, prête à me trouver mal. C'était une bête féroce et je m'en rendais compte.

Mais ce dont je me rendais compte surtout, c'était de la valeur du papier de Bobb. J'essayai de lui glisser entre les mains.

Hélas ! Il était agile comme un tigre. Il me saisit par les poignets et me renversa sur le lit où reposait le cadavre. Je le vis abattre sur moi sa large main velue. Morte de peur, j'allais me résoudre à lui remettre le document, persuadée que j'étais perdue.

Je ne l'étais point. En effet, au même moment, j'entendis la voix de Locke, le mé-

decin de service qui se tenait derrière la porte.

— Veuillez informer l'infirmière Baistain que je désire l'entretenir du décès de la victime des zeppelins. J'entre ici dans la chambre où se trouve le défunt.

Et il entra.

Volontiers je lui aurais sauté au cou. Avant que j'aie pu formuler la moindre plainte il demanda :

— Eh ! bien ! que diable se passe-t-il donc ici, Johnson ?

D'un bond l'ordonnance se redressa et, sans embarras, répondit :

— Elle s'est trouvée mal ; je vais chercher des sels.

Et ce disant il s'esquiva en hâte.

— Cet homme ! Arrêtez-le ! arrêtez-le ! m'écriai-je, en me relevant à mon tour.

Bien entendu cet imbécile de Locke ne comprit rien et n'intervint pas.

Il me croyait réellement malade. Il essaya de m'apaiser.

— Ça va dit-il ça va. Calmez-vous, ma chère amie, s'empressa-t-il d'ajouter.

Arrêtez cet homme, vite. Arrêtez-le, il m'a attaqué.

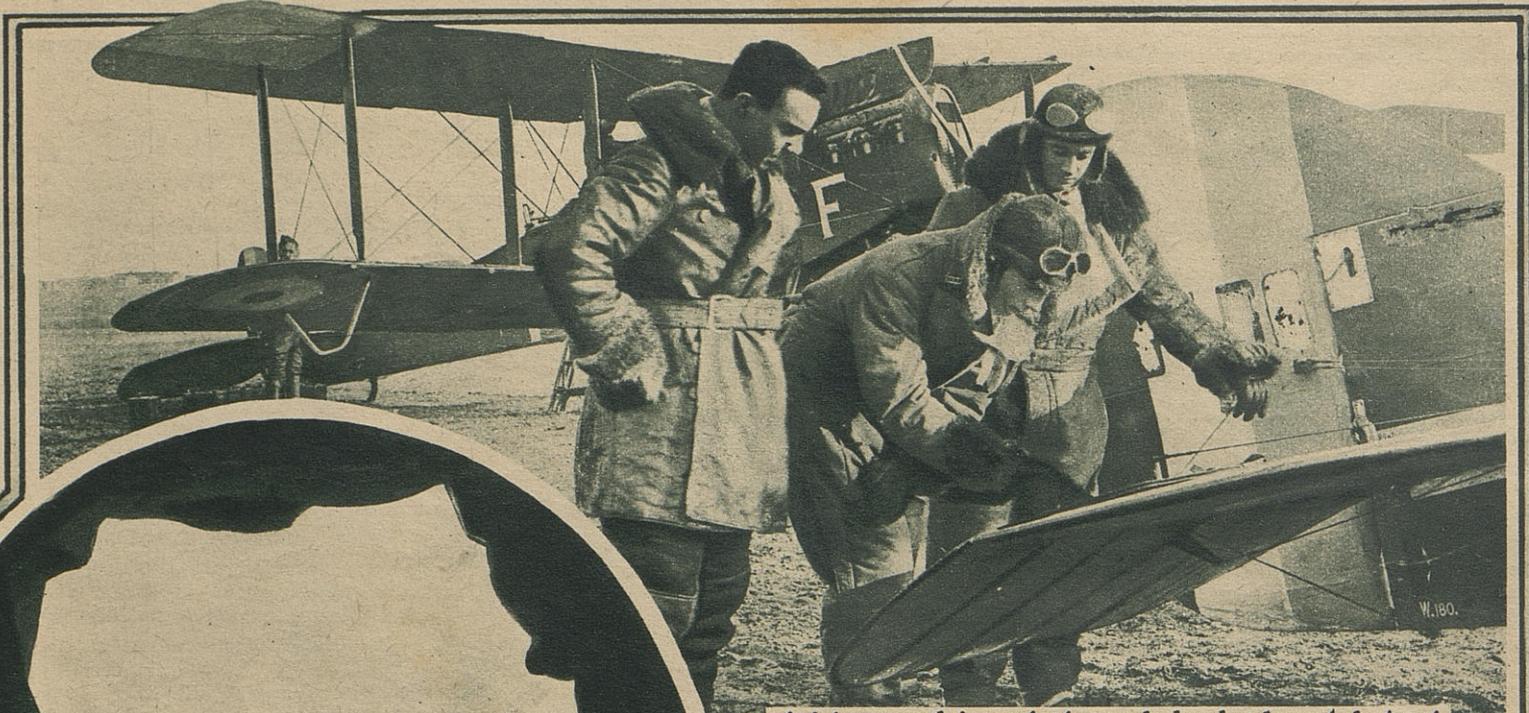
(A suivre.)



L'INFIRMIÈRE INTERROMPIT SON RÉCIT QUELQUES MINUTES

*J'ai vu.*

LES ANGLAIS DANS LA BATAILLE POUR PARIS



Aviateurs anglais partant pour le bombardement du front.



Un convoi de ravitaillement dans un village de l'Aisne.



Artilleurs sur la route.

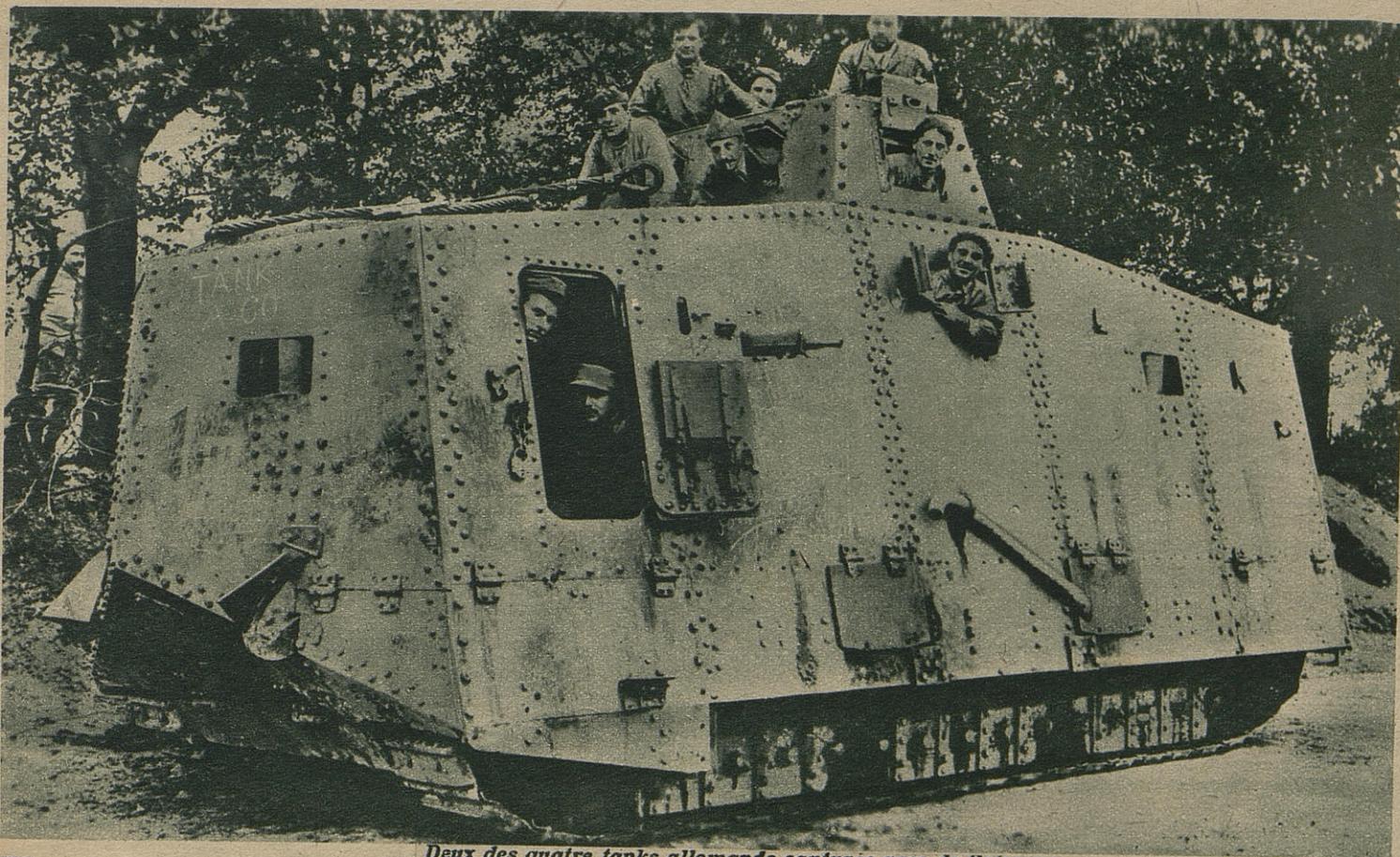
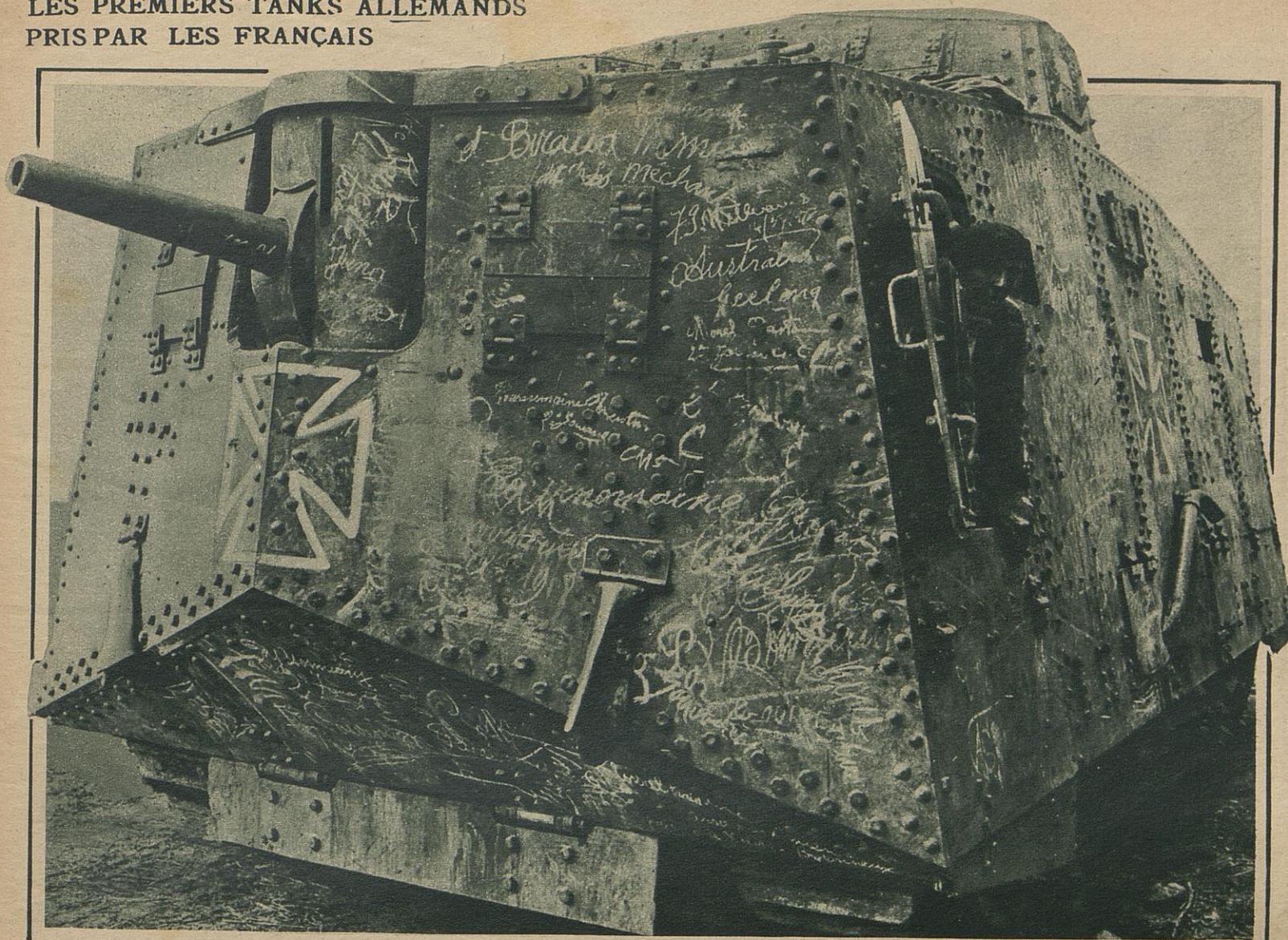


Le déjeuner des mitrailleurs dans un trou d'obus.

Ce fut par un effort inouï des masses allemandes contre les divisions anglaises qui occupaient une partie du Chemin des Dames que commença l'offensive du 27 mai. Se battant dans la proportion de un contre cinq, les Britanniques résistèrent avec leur héroïsme habituel à l'attaque ennemie qui, appuyée par des tanks, fut accompa-

gnée d'un bombardement intense d'obus aphyxiants. Jusqu'à la plus extrême limite nos alliés maintinrent les positions confiées à leur garde et demeurèrent en parfaite liaison avec les nôtres. Depuis, les soldats du maréchal Haig n'ont pas cessé de prendre part aux contre-attaques: l'un de leurs derniers succès fut la reprise du village de Bligny.

LES PREMIERS TANKS ALLEMANDS  
PRIS PAR LES FRANÇAIS



Deux des quatre tanks allemands capturés près de Soissons.

Les Allemands s'annexent nos inventions, et les tanks massifs qui leur ont servi pour leur offensive du 27 mai ont été copiés sur les nôtres. L'examen des premières machines capturées a établi qu'ils étaient nalogues à notre modèle du Saint-Chamond plutôt qu'aux tanks anglais. Assez rapide, le tank allemand, grâce à deux moteurs de 100 chevaux peut faire jusqu'à 14 kilo-

mètres à l'heure, et son poids total est d'une quarantaine de tonnes. Son armement est constitué par un canon de 57 m/m placé à l'avant et par six mitrailleuses. Les tanks allemands ont deux buts distincts : d'abord de suppléer à la préparation d'artillerie en écrasant les défenses accessoires et les réseaux barbelés, puis de réduire les îlots et surtout les nids de mitrailleuses.



Un tank allemand culbuté par nos obus



Artilleurs anglais et français montant aux lignes.



Prisonniers allemands faits à Vertefeuille.



Patrouille de cavaliers devant Villers-Collerets.



A marche forcée le ...<sup>e</sup> régiment va prendre poste

### AUTOUR DES PREMIÈRES LIGNES

Ce qu'on remarquera surtout, dans les documents ci-contre, c'est le visage de nos soldats qui montent aux lignes ou qui reviennent de la bataille. On sent, comme le disait l'un de leurs généraux, " qu'ils ont compris avec leur lucide raison que le sort de la France se décidait dans cette formidable et farouche bataille. Le spectacle même des évacués qu'ils avaient rencontrés en montant se battre, loin de les alarmer, les avait exaltés. Ils y sont allés de tout cœur "

# Le qu'il faut lire pendant la Guerre

AU SOLEIL ET SUR LES MONTS

## L'ÉTAPE LIBÉRATRICE

La vie de nos soldats et de nos alliés internés en Suisse.

Ce livre, par son prix, n'est évidemment pas accessible à toutes les bourses. Mais l'abondance des matières, la beauté des héliogravures et des caractères typographiques et la qualité du papier en font néanmoins un ouvrage de luxe relativement bon marché.

Le tirage des photographies est d'une netteté particulièrement remarquable où les plus petits détails des personnages et du décor apparaissent dans un cadre splendide.

Cet ouvrage est un livre que beaucoup devront posséder chez eux, non pas seulement les amateurs de belles éditions, mais les familles qui désirent garder d'une étape de la guerre un souvenir d'autant plus émouvant que la plupart pourront y retrouver les traits d'une personne chère : un père, un fils, un mari.

Parmi les 565 héliogravures qui composent la partie illustrée de cet important volume, les deux tiers au moins représentent des groupes de soldats français, anglais et belges internés en Suisse.

Les groupes reproduisant des prisonniers français sont les plus nombreux et forment en quelque sorte un véritable livre d'or où chacun pourra reconnaître et conserver le souvenir d'une figure amie. On ne saurait trop insister sur la qualité des clichés et des sites qui forment un cadre féérique aux groupes d'internés.

Le texte, des meilleurs écrivains suisses, abonde en anecdotes, tantôt amusantes, tantôt sentimentales. On lira avec émotion l'accueil chaleureux que la Suisse réserva à nos soldats et les soins fraternels dont cette nation, grande par le cœur, entoura les grands blessés revenus de captivité.

Pour toutes ces raisons, *L'Étape Libératrice* forme un livre unique, d'une portée patriotique, dont la noblesse et l'intérêt ne peuvent être dépassés. Soigneusement rangé parmi les souvenirs de la guerre, ce livre rappellera les jours d'espoir après les longs mois de souffrance : l'étape libératrice sous le clair soleil des cimes amies.

LE COLPORTEUR.

Un volume grand in-4° (23-31), tirage de grand luxe sur magnifique vélin, 565 héliogravures. Nombreux groupes réunissant près de 4000 internés. — Prix net : broché, 30 fr. ; relié, 45 fr. — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

## GRAIN D'CACHOU

par Maurice DEKOBRA

Elle eut compris aussi que les petites filles qui s'échappent du foyer familial pour aller, au hasard de leurs caprices, vivre leur vie dans un monde cruel, n'ont pas le droit de s'insurger contre les malheurs qu'elles ont cherchés.

Telle est l'amère philosophie que Maurice Dekobra dégage de ce très joli roman, rempli d'observations savoureuses et d'indulgence avertie.

*Grain d'cachou* est en vérité une pauvre petite vie perdue en marge de la grande guerre. Maurice Dekobra nous promène dans un monde de tendres perruches pour qui le présent et l'avenir n'ont guère de signification.

C'est le charme du livre. Il y a quelques années la célèbre chanson de Mürger en l'honneur de Musette pouvait créer la plus profonde mélancolie chez des hommes déjà

anciens. Musette cessait déjà d'être un symbole quelques années avant la guerre. Aujourd'hui, un air de tango nous rappelle l'éternelle histoire du vieil almanach inutilisable qui fut, si l'on peut dire l'historiographe des Grain-d'cachou et des Musette. Et la tombe de la gentille héroïne du roman de Maurice Dekobra est toute semblable à celle de cette petite Nichina que chanta le Panormitain, puisqu'à toutes les époques les hommes ont honoré la perte de leur jeunesse par des rites semblables.

LE COLPORTEUR.

Un volume in-16. — La Renaissance du Livre, Paris.

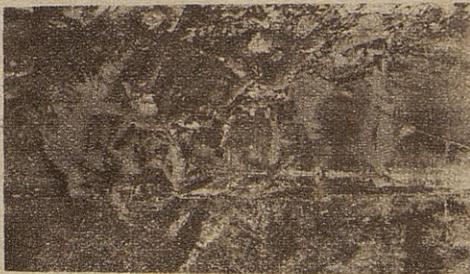


INTERNÉS FRANÇAIS ET BELGES AUX CHABLES, VALLÉE DE BAGNES (SUISSE).  
Illustration extraite de *L'Étape Libératrice* (réduction).

## LES MYSTÈRES DE LA MORGUE ou LES FIANCÉS DU IV<sup>e</sup> ARROND'

par Francis CARCO et Pierre MAC ORLAN

C'est un roman gai, d'une gaieté parfaitement franche, sans arrière-pensée. Les deux auteurs, F. Carco et P. Mac Orlan, n'ont recherché ni le symbole ni la satire. Ils ont voulu donner leurs impressions sur les



AU LAC DE BRIENZ (SUISSE).  
Illustration extraite de *L'Étape Libératrice* (réduction).

événements en cours pour ne s'occuper que de la qualité humoristique de leur roman.

Il est assez difficile, à cette époque, d'écrire avec gaieté sans effaroucher la sensibilité de quelqu'un. F. Carco, l'auteur de *Jésus la Caille* et des *Innocents*, et P. Mac Orlan, l'auteur des *Poissons Morts* et du *Chant de l'Équipage*, ont réussi, dans cette collaboration, à conduire les aventures du jeune Robinet sans dépasser les limites du bon goût, selon les exigences de l'heure. Il faut donc leur en savoir gré et s'offrir le plaisir d'assister aux péripéties douloureuses et comiques d'un poète, d'un bedeau, d'un concierge de la Morgue, d'une petite jeune fille sans méchanceté et d'une femme de lettres un peu myope.

Ces personnages, lâchés à la manière des clowns et Auguste de cirque à travers une

effarante et mystérieuse histoire, font de ce roman un véritable roman comique dont F. Carco et P. Mac Orlan durent être les premiers à se réjouir.

J.-P. D.

Un volume in-16. — La Renaissance du Livre, Paris.

## L'ARMÉE DE 1917

par le capitaine Z...

Ce livre est excellent. Il repose de toutes les remarquables sottises qui furent écrites sur le soldat de la grande guerre. Dans un style extrêmement précis, le capitaine Z... définit à merveille cette admirable armée de spécialistes. Son livre plaira aux soldats qui demandent qu'on les comprenne et qu'on ne se préoccupe pas seulement de les pousser à adopter des mots aussi saugrenus que celui de « Rosalie » pour désigner leurs baïonnettes.

LE COLPORTEUR.

Un volume in-16. — PAVOT, éditeur.

## CAVALIERS DE FRANCE

par le capitaine LANGEVIN

Le livre du capitaine Langevin est, comme le dit M. Théodore Chéze dans la préface, d'une sincérité qui va directement au but. C'est le journal de route d'un dragon et d'un cervain.

L'auteur raconte les premières journées de la guerre, les seules qui, peut-être à cause du recul des événements, soient déjà réellement romanesques. L'Aventure précédait alors les patrouilles d'élite en reconnaissance et la nature épargnée se faisait leur complice. Les mitrailleuses guettaient à l'entrée des coquets villages encore intacts, à la lisière des bois aux profondeurs mystérieuses.

Aussi ce livre du capitaine Langevin est, parmi les nombreux livres que la guerre inspira, un des plus émouvants, un des plus pittoresques, un des plus faciles à lire. Et le tableau qu'il brosse de ses dragons, culottes de rouge sous les frondaisons vertes, est évocateur de nos plus chères traditions militaires.

LE COLPORTEUR.

Un volume in-16, prix net : 4 fr. — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

## LA GUERRE AÉRIENNE

L'aviation, dans ces terribles journées de bataille, s'est affirmée comme l'arme redoutable au suprême degré. Qui conteste encore aujourd'hui l'énorme puissance de la cinquième arme ?

Aussi la lecture des prodigieux exploits de nos as, leurs combats, leurs mémoires, est-elle plus passionnante que celle des plus sensationnels romans. Mais, pour cela, faut-il que cette histoire au jour le jour de l'aviation, qui est de la « grande histoire », soit écrite sans bluff et sans la moindre erreur.

*La Guerre aérienne illustrée*, que rédige en chef Jacques Mortane, un des historiens les plus avertis de l'aviation, remplit admirablement ce si difficile programme. Nous la conseillons hautement à nos lecteurs qui y trouveront, à côté des renseignements les plus précieux sur la technique et la tactique aériennes, tout ce qui concerne nos as en des séries sensationnelles comme celles des *Mémoires de Dorme* et des *Souvenirs sur Guynemer* qui sont le triomphe actuel de cette grande revue française.

*La Guerre aérienne illustrée*, revue illustrée paraissant le jeudi. — Le numéro : 60 centimes. — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. (Spécimen contre 4 fr. 00.)

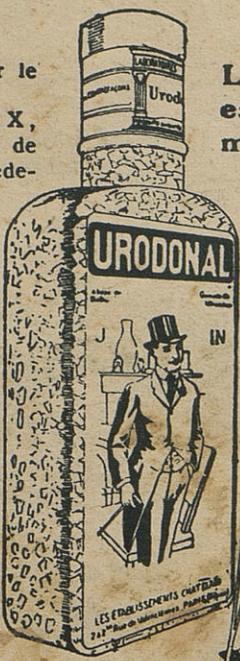
Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à : L. COLPORTEUR, Rédaction de *J'ai vu*, 30, rue de Provence, Paris.

# URODONAL

RAJEUNIT L'ORGANISME

Recommandé par le  
Professeur  
LANCEREAUX,  
ancien Président de  
l'Académie de Médecine,  
dans son  
TRAITÉ de la GOUTTE.

Gravelle  
Calculs  
Aigreurs  
Rhumatismes  
Névrologies  
Artério-  
Sclérose



L'URODONAL  
est au rhumatisme  
ce que la  
quinine est  
à la fièvre, la  
Vamianine  
à l'avarie.

COMMUNICATIONS:  
Académie de  
Médecine  
(19 nov. 1908);  
Académie des  
Sciences  
(14 déc. 1908).

Établissements  
Chatelain, 2, rue  
de Valenciennes, Paris,  
et toutes pharmacies.  
Le flacon,  
fr. 8 fr.; les  
3 fr. 23 fr. 25.

L'URODONAL  
réalise une véritable  
saignée urique  
(acide urique, urates  
et oxalates).

C'est l'aube d'une seconde jeunesse, triomphante et joyeuse que vous voyez dans le flacon d'URODONAL, votre sauveur, ainsi que dans un miroir magique. Ayez confiance en lui : vous en verrez aussitôt les heureux résultats.

# Globéol

donne de la force

Convalescence  
Neurasthénie  
Tuberculose  
Anémie

La cure de  
GLOBEOL augmente la force  
nerveuse et rend  
aux nerfs rajeunis toute leur  
énergie, leur  
souplesse et  
leur  
vigueur



Augmente la  
qualité et la  
quantité des  
globules  
rouges.

Reminé-  
ralise les  
tissus.

Étab. Chatelain,  
2, r. Valenciennes, Paris, et  
toutes pharmacies.  
Le flacon fr. 7.20;  
les 3  
flacons  
fr. 20 fr.

GLOBEOL  
permet le maximum d'efforts

L'OPINION MÉDICALE :

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants ; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

D<sup>r</sup> Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

« Je dois vous déclarer que votre Globéol est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre. »

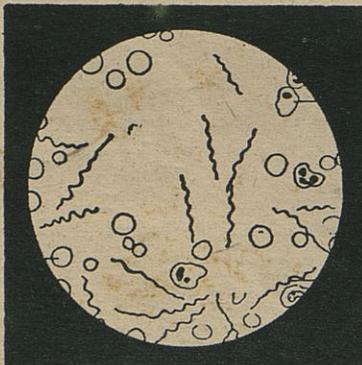
Docteur BELLONI TEMISTOCLE, Santa Sofia (Florence)

# VAMIANINE

Tabes, Avarie, Maladies de la Peau

Nouveau produit  
scientifique non  
toxique, à base de  
métaux précieux et  
de plantes spéciales.

Psoriasis  
Eczéma  
Acné  
Ulcères



Goutte de sang contenant les tréponèmes  
agents de la syphilis qui disparaissent  
avec une cure de VAMIANINE

L'OPINION MÉDICALE :

Avec la Vamianine, préparation où la vis médicale est exaltée à son comble, la bénignité du mal est la règle : c'est l'arme la mieux forgée contre le tréponème. Grâce à ce traitement de haute sécurité, la syphilis (actuellement en voie d'inquiétante expansion) perd sa gravité et s'atténue au minimum, rendant plus légitime encore l'optimisme des spécialistes : « Ne jamais désespérer », disait Ricord. Et Ricord ne connaissait pas la Vamianine

D<sup>r</sup> SERNY,

de la Faculté de Médecine de Toulouse.

BROCHURE  
SUR DEMANDE

Toutes pharmacies et Établ<sup>ts</sup> Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, fr. 11 fr.

# FANDORINE

et l'Obésité

Hémorragies  
Retour d'âge  
Fibromes  
Migraines  
Vapeurs



Toute femme obèse doit  
prendre de la FANDORINE

80 % des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé

À partir de quarante ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire ; seule l'opothérapie (Fandorine) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

Dans leurs mémoires : les docteurs POUILLÉ, professeur agrégé à la Faculté de Lyon ; RÉGNIER, ex-interne des Hôpitaux de Paris, ancien chef de laboratoire d'électrothérapie de la Charité de Paris ; M. GIRAUD, de Reims ; J. VALENTIN, de la Faculté de Médecine de Lyon, médecin gynécologiste, conseillent la FANDORINE contre l'obésité des femmes.

Établissements Chatelain et toutes pharmacies, 2, rue Valenciennes Paris. Le flacon de Fandorine, fr. 11 fr., flacon d'essai fr. 5 fr. 30.